

Par deux fois...

Danielle Tremblay

Number 110, Fall 2006

Compassion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, D. (2006). Par deux fois.... *Moebius*, (110), 85–88.

DANY TREMBLAY

Par deux fois...

Mon grand-père Walter avait installé une mangeoire pour que j'observe les oiseaux. Il l'avait assise sur le madrier servant de garde-fou à la galerie. Il en venait de toutes les teintes, de toutes les grosseurs et selon les saisons, les espèces variaient.

Après le souper, mon grand-père s'asseyait près de la fenêtre et me prenait sur ses genoux. Il n'avait jamais fréquenté l'école. Cela ne l'empêchait pas de connaître le nom de chacun des oiseaux, tout comme celui des arbres et des fleurs. Les journées de pluie, de mémoire, je m'appliquais à en dessiner sur du papier de couleur que me donnait ma mère. Pour me faire plaisir, il affichait les plus réussis aux murs de sa chambre.

Un jour, grand-père Walter en a eu assez des écureuils qui chipaient les restes de pain. Moi, je m'émerveillais devant leur queue en panache et leur agilité; dans mon esprit, ils étaient funambules. Je l'ai aidé à l'installation des deux pièges, un à chaque bout de galerie, tous deux solidement amarrés au madrier. Quand je l'ai bombardé avec ma série de questions, lui ai demandé le pourquoi et s'ils auraient mal, il m'a répondu de ne pas m'en faire et que c'était de la vermine.

Comme s'ils avaient senti le danger, les écureuils sont demeurés invisibles quelques jours. De mon côté, le risque d'être puni si je m'approchais de l'un des pièges suffisait à m'en tenir éloigné. Ma mère ne faisait jamais de menaces en l'air.

Quand c'est arrivé, je jouais derrière la maison et mon grand-père fumait une pipe en haut du pic de sable. Les autres travaillaient au champ. Ce sont les cris de détresse qui nous ont alertés. Du haut du pic, mon grand-père a été le premier à le voir et aussitôt il m'a crié d'aller l'achever. J'ai levé la tête. Il était prisonnier du piège, le bas du corps plaqué à la pièce de bois, maintenu par la tige de fer qui s'était refermée sur lui. Sa tête s'agitait ; je distinguais parfaitement les efforts qu'il prodiguait pour se sortir de là. Derrière moi, j'ai entendu grand-père Walter crier de me dépêcher. Sa voix était impérieuse. Je suis quand même resté de pierre, une véritable statue, et mon grand-père a réitéré l'ordre. J'ai alors saisi le bout d'aulne avec lequel, l'instant d'avant, je traçais des lignes sur le sol et je me suis précipité sur la galerie. Sans regarder, je me suis mis à frapper avec toute la force de mes six ans sur la tête de l'écureuil. Mon bras gauche me servait de bouclier et je me souviens m'être mordu les lèvres si fort qu'il y a eu ce goût de sang. L'écureuil se démenait toujours et grand-père m'a ordonné d'aller chercher quelque chose de plus gros. En courant jusqu'au bord du bois pour trouver une branche plus imposante, je l'ai entrevu entre mes larmes qui continuait de tirer sur sa pipe. Malgré mes efforts, c'est tout juste si je suis parvenu à plier un aulne plus robuste et je suis vite revenu sur la galerie où j'ai continué de frapper avec mon aulne minuscule jusqu'à ce que la tête ploie et que les griffes abandonnent leur prise. Quand il a été immobile, j'ai laissé retomber mon bras le long de mon corps et sans lâcher mon arme, j'ai vomi mon dîner. La petite bête était morte sans mon aide et malgré mon âge, je savais très bien que j'avais ajouté à son martyre. C'est ce moment que ma mère a choisi pour revenir du champ. J'ai vu le regard qu'elle a jeté à mon grand-père, toujours debout dans son pic de sable, sa pipe maintenant éteinte. Les nuits suivantes, j'ai rêvé de l'écureuil dans le piège, de moi pris au piège, confondant tout. Dans la semaine, la mangeoire est disparue et plus personne n'en a parlé, motus et bouche cousue.

Les années ont passé, j'ai atteint dix ans et entre-temps grand-père Walter est mort. Après l'incident de l'écureuil, j'ai toujours redouté de me retrouver avec lui.

À la fois, je regrettais d'avoir frappé la petite bête et me reprochais de ne pas avoir su la tuer en homme. Du moins, tel que m'apparaissait alors être un homme, à l'image de mon grand-père, imperméable. De son côté, maman, elle, n'a pas pardonné.

J'aurais pu oublier cet incident s'il ne s'était pas produit le deuxième, justement l'année de mes dix ans. Papa avait garé la vieille camionnette rouge devant la maison. On s'en servait pour les travaux de la ferme ou pour se rendre à la grève. J'étais dans la grange en train de remonter une bicyclette quand je l'ai entendue démarrer, bruit aussitôt suivi de miaulements atroces. J'ai immédiatement su ce qu'il fallait faire. J'ai saisi le bâton appuyé contre la porte et j'ai couru. Au passage, j'ai aperçu ma mère sur la galerie, la main sur la bouche, le regard agrandi et fixe. Les deux chatons à moitié déchiquetés se débattaient sur le sol. Sans hésiter, j'ai frappé de toutes mes forces sur la tête du premier, puis sur celle du second. Sans réfléchir. Sans me poser de questions. Le retour du silence m'a semblé un véritable baume. Cette fois, je n'avais pas eu besoin de grand-père Walter pour comprendre qu'il fallait agir vite ; cette fois, c'était du travail bien fait, rapide, efficace, du travail d'homme.

J'ai ramassé les carcasses pour ne pas que mon petit frère les voie. L'un des deux chats était le sien ; l'autre m'appartenait. J'ai ravalé plusieurs fois avant de marcher d'un pas que je voulais normal vers la grange. À l'abri des regards, je me suis laissé tomber dans le foin et j'ai pleuré. C'était là que j'allais quand j'avais de la peine, également là que je me cachais pour rêvasser ou pour jouer avec les chatons des différentes portées. Quand on m'a crié pour le souper, je n'ai pas répondu et on n'a pas insisté. Je suis rentré à la brunante. Imperméable. Personne ne m'a posé de questions, mais j'ai été conscient du regard de ma mère me suivant pas à pas alors que je montais l'escalier.

Comme c'est le cas en ce moment, il m'est arrivé au cours de mon existence de me remémorer à quelques reprises ces deux événements de mon enfance.

Il y avait longtemps, cependant, qu'ils ne m'étaient revenus.

Mais aujourd'hui, impossible de faire autrement.
Il y a mon père.
Il attend une délivrance qui ne vient pas.

Je l'aime.